

Interview de Niels Rebetez, intervenant transgenre

«Je souhaite une société acceptante»

A 14 ans, Niels Rebetez prend conscience qu'il n'est pas une fille. Dix ans plus tard, cet étudiant en histoire contemporaine est devenu un travailleur et un activiste de la cause transgenre, engagé par la fondation Agnodice à Lausanne. Epanoui, clairvoyant, il conseille les personnes confrontées à une évidence: elles sont d'un autre genre que celui qui leur a été assigné à la naissance.

Soins infirmiers: *Comment avez-vous choisi votre prénom?*

Niels Rebetez: Bonne question. Je voulais un prénom dont la sonorité me plaisait, sans racine religieuse. Comme j'ai étudié le grec ancien, je me suis intéressé à l'étymologie des prénoms. Niels vient de Nicolas, qui signifie «la victoire du peuple». Cela m'a plu. Plus tard, un ami m'a fait remarquer qu'il comprenait à la fois le «il» et le «elle» – ce prénom me convient parfaitement.

«Plus la prise en charge commence tôt, meilleures sont les chances d'avoir une vie épanouie.»

Qu'est-ce qui a été le plus dur dans votre parcours?

La puberté, la période la plus noire de mon existence, je l'ai très mal vécue. A l'adolescence, je n'avais pas de mots pour comprendre ma situation. J'avais un énorme mal-être et j'étais dans l'incapacité de me penser. En outre, ma première rencontre avec une psychothérapeute s'est soldée par une proposition d'internement, que j'ai refusée.

Quelles ont ensuite été vos relations avec le monde médical?

Une autre chose difficile pour moi a été la tutelle médicale dans le parcours de prise en charge. J'avais l'impression de devoir prouver l'indémontrable et que ce n'était pas moi qui décidais de ma vie. Aujourd'hui je suis moins sévère et je suis convaincu qu'un suivi psychothérapeutique, s'il est bienveillant et libre-

ment consenti, peut constituer un véritable soutien. Pour ma part, je n'ai rencontré des personnes compréhensives que lorsque j'ai contacté Agnodice. J'avais 17 ans.

Maintenant, vous accompagnez des jeunes à l'école.

La fondation Agnodice accompagne des enfants et adolescents transgenres qui en ont besoin dans leur intégration sociale à l'école, en collaboration avec la direction, les enseignants et les autres intervenants scolaires. Nous proposons sensibilisation et formation, et discutons avec l'école des questions pratiques, comme les cours de sport par exemple, pour faciliter l'intégration dans le genre social du jeune et de son entourage.

Comment est-ce que cela se passe du côté des enfants?

La prise de conscience d'une identité de genre qui ne correspond pas au sexe assigné à la naissance se situe très souvent avant la puberté, vers huit ans en moyenne, ou avant, rarement après 18 ans. Nous constatons que le laps de temps entre la prise de conscience qu'il y a un décalage entre le sexe assigné et le genre ressenti, et le moment où une personne l'exprime, se raccourcit. C'est-à-dire que des enfants et adolescents parlent plus facilement et plus vite de cela, à leurs parents, à l'école.

Quels conseils donnez-vous dans une telle situation?

La première chose importante pour nous est de pouvoir offrir un accompagnement psychothérapeutique adéquat et bienveillant et du soutien à un enfant qui se pressent transgenre, ainsi qu'à sa famille proche. A notre sens, plus une prise en charge commence tôt,

meilleures sont les chances pour cet enfant d'avoir une vie sociale, professionnelle et intime épanouie.

Quelle position défendez-vous?

Nous trouvons indispensable que des enfants pré-pubères avec un suivi psychothérapeutique adapté puissent bénéficier d'un retard de puberté jusqu'à 16 ans environ, afin d'éviter des modifications corporelles vécues comme extrêmement violentes, avec des risques de développement d'idées suicidaires et de décrochage scolaire. Les modifications corporelles de la puberté ne peuvent souvent être traitées plus tard que par la chirurgie, ou ne peuvent pas être corrigées du tout. Un traitement de retard de puberté n'entraîne pas d'effets irréversibles et fait partie des recommandations de prise en charge précoce au niveau international. Malheureusement, en Suisse, la grande majorité des médecins ne souhaite pas entrer en matière sur ce sujet.

En tant que personne transgenre quel est votre plus cher désir?

Il est politique et sociétal. Je souhaite une société acceptante où chaque personne est acceptée telle qu'elle est, que l'on puisse y vivre avec des identités variées sans subir de préjudice social.

«Certains enfants pré-pubères devraient pouvoir bénéficier d'un retard de puberté.»



Niels Rebetz est souvent le premier interlocuteur des personnes transgenres en Suisse romande.

«Si l'acceptation sociale grandit, le nombre de personnes qui demandent des mesures médicales diminuera.»

genres, pour que celles-ci ne se sentent pas constamment incomprises ou dans un rôle d'éducateur.

Comme intervenant à Agnodice, que faites-vous?

Adolescent, j'ai fait moi-même le trajet vers l'inconnu, du Jura jusqu'à Agnodice, à Lausanne. Je connais l'importance d'un accueil bienveillant et des mots qui valident un vécu de personne transgenre. Je suis souvent la première personne que rencontre quelqu'un qui souhaite faire une transition. Les principes fondamentaux sont d'une part l'accueil, l'écoute et la transmission d'informations, et d'autre part l'orientation dans un réseau de professionnels bienveillants. Il est fondamental qu'une personne se sente comprise et puisse avancer au mieux dans son parcours qui, au contraire d'une idée reçue tenace, tient de la contrainte intérieure et non pas du choix. (ft)

Quelles expériences difficiles vivent les personnes transgenres?

En fait, toute la vie quotidienne peut devenir compliquée, surtout lorsque l'apparence ne correspond plus aux documents d'identité. A la poste, on peut refuser de vous donner un colis à votre nom. Lorsque vous présentez votre abonnement dans le train, vous pouvez recevoir une amende. Dans une salle d'attente, on vous appelle «Madame» quand vous êtes un homme transgenre et vice-versa, devant des personnes inconnues. Votre sphère privée n'est plus garantie à de nombreux endroits. Sans parler des difficultés sociales, sur le lieu de travail, dans la rue, etc. Vivre dans une société qui n'est pas adaptée et qui résiste à accepter les personnes transgenres est une véritable gageure.

Les opérations sont-elles indispensables?

Dans l'idéal, la décision de se faire opé-

rer devrait reposer uniquement sur un besoin profond et personnel, ce qui n'est pas toujours le cas. Les possibilités médicales ne suffisent pas sans l'acceptation collective et des réformes juridiques. Nous pensons que si l'acceptation sociale grandit, le nombre des personnes qui demandent des mesures médicales, notamment des opérations chirurgicales, diminuera.

Et au niveau juridique?

Des procédures juridiques respectueuses des droits fondamentaux, rapides et transparentes sont également nécessaires. Je pense notamment à la fin de l'exigence de stérilisation pour pouvoir changer d'état civil, condition encore fréquemment imposée par des tribunaux en Suisse.

Qu'attendez-vous des soignants?

Qu'ils puissent questionner leurs représentations vis-à-vis des personnes trans-

Adresses utiles

Fondation Agnodice

Constituée et reconnue d'utilité publique en 2007, elle a pour but de promouvoir en Suisse une société considérant les variations de l'identité de genre ou du développement sexuel comme une richesse relevant de la diversité humaine.
www.agnodice.ch, info@agnodice.ch, tél. 079 855 78 42

Checkpoint Vaud

Le Checkpoint Vaud (fondation Profa) est un centre de santé communautaire qui propose notamment une permanence spécifique aux personnes trans (conseils en santé sexuelle, dépistages VIH et autres IST, traitements et suivis, vaccinations et des prophylaxies post-exposition).
www.mycheckpoint.ch/fr/vd, trans@profa.ch, tél. 021 631 01 76

Transgender Network Switzerland, l'association nationale des personnes transgenres.

www.transgender-network.ch, info@transgendernetwork.ch